

Québec français



La vie de famille

Yves Rousseau

Number 66, May 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1987). La vie de famille. *Québec français*, (66), 24–26.

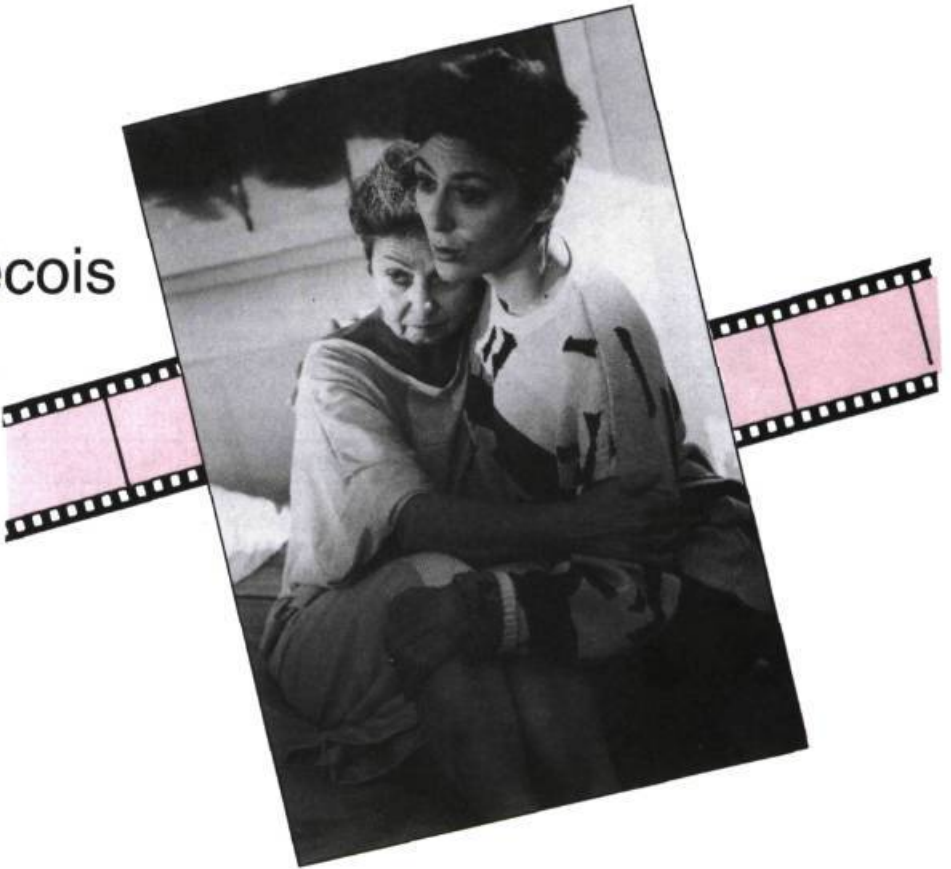
la vie de famille

Les rendez-vous du cinéma québécois

yves rousseau

Imaginons une famille nombreuse, typiquement québécoise aurions-nous dit voilà quelques décennies, qui se retrouve une fois l'an et qui se raconte des histoires. Une semaine de février remplace le temps des fêtes et la demeure ancestrale, retapée par les fonds publics, a pour nom Cinémathèque québécoise. Une famille avec ses enfants qui ont bien ou mal tourné, ses ancêtres comblés d'honneurs (hommage à Michel Brault, prix Albert-Tessier 1986, mais qui n'a pu tourner de long métrage de fiction depuis *les Ordres*), ses pères absents (les deux présidents d'honneur de la Cinémathèque étant Norman McLaren, décédé en janvier 1987 et Claude Jutra «disparu» l'automne 1986).

Malgré ces départs, les rendez-vous du cinéma québécois sont l'occasion de retrouvailles qui témoignent de la vitalité, sinon toute la famille, du moins de son volet fiction. De plus, bien peu de cinématographies nationales s'offrent chaque année un passage collectif au stade du miroir, devant ses auteurs, ses artisans, ses critiques et ses amis. Et son public? Chacun sait qu'une famille qui se respecte ne déballe pas son intimité en public, le cinéma québécois ne fait pas exception et les rendez-vous sont une sorte d'assemblée générale ouverte, certes, mais particulièrement au milieu du cinéma. C'est surtout l'occasion de voir, dans un espace-temps limité, le fruit d'un an de labeur de la faune cinématographique locale. C'est donc l'heure d'observer les tendances générales, les particularités qui émergent et celles qui sombrent, et parfois découvrir un film fulgurant qui fait oublier ceux où l'on voit passer les heures. C'est l'heure des bilans et des pronostics.



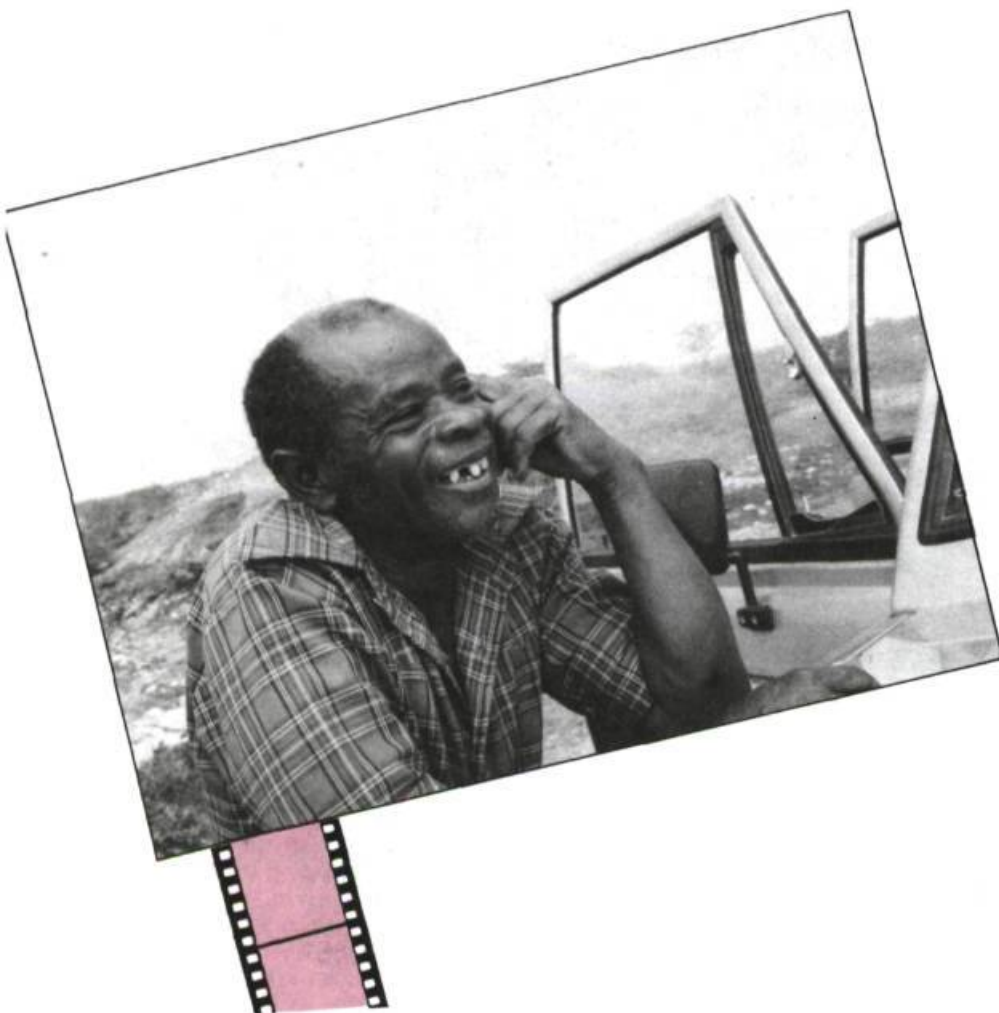
L'année du déclin

Drôle de présentation pour une année qui, tous en conviennent, fut faste pour le cinéma québécois. Ce fut d'abord l'année du *Déclin de l'empire américain*. Avant les *Rendez-Vous* tout avait été dit, après les *Rendez-Vous* on peut ajouter que le film d'Arcand y remporta une quatorzième récompense, le prix L.E. Ouimet-Molson, décerné par l'Association Québécoise des Critiques de Cinéma au meilleur long métrage québécois de l'année. Peu de suspense de ce côté-là. D'autres prix ont couronné les efforts de deux cinéastes. Le prix André Leroux du moyen métrage est allé à Paule Baillargeon pour *Sonia*, une fiction traitant de la maladie d'Alzheimer sur un mode humain, évitant les écueils du dossier médical sur pellicule. Richard Roy recevait le prix Normande-Juneau pour son court métrage *Transit* qui raconte les premiers pas d'une ex-détenue et de difficulté d'établir une relation avec une femme quand on vient d'«en-dedans».

Année faste aussi par le nombre de longs métrages réalisés — une trentaine — dont plusieurs ont eu une carrière commerciale honorable. Ici, l'effet *Déclin* n'est pas négligeable car de nombreux spectateurs sont à nouveaux prêts à tenter l'expérience du cinéma indigène, convaincus qu'un film québécois n'est pas nécessairement un navet, ce qui n'était pas évident si l'on regarde le box-office moyen des dernières années.

De la fiction

Le public a bougé, comment réagissent les cinéastes et les producteurs? Le pire à craindre serait un alignement de produits standards, des «sous-déclin» conformes à l'esthétique papier glacé qui domine le cinéma actuel. Si la tendance se manifeste déjà dans plusieurs films, ce qui fait frémir, ce sont souvent des œuvres de jeunes cinéastes. Je pense à *Nuit blanche* de Paul Verdy et *Nouvelle mémoire* de Louise La-



marre, qui prétendent dénoncer la superficialité des apparences mais qui s'enlisent finalement dans la belle image, le vidéoclip et les effets de fumée, en plus d'être terriblement moralisateurs. Quand on sait à quel point il est difficile d'amadouer un producteur pour des premiers films, on se demande si on ne se prépare pas un avenir de champions de relations publiques mais bien pauvre en vrais cinéastes.

Pourtant, on l'a bien vu, les cinéastes savent tourner, les éclairages sont corrects, les mouvements d'appareil sont fluides, le son est clair et les scénarios sont bien ficelés. Peut-être trop, l'académisme nous guette et si les cinéastes de la nouvelle vague dénonçaient la Q.F. (Qualité Française), il faut ici être vigilant contre la Q.Q., pour reprendre le mot de Marcel Jean.

Quelques écorchés veillent, et leur cinéma reste un cri, avec ce qu'il comporte de désagrément pour l'auditeur, mais témoin d'un réel désir de cinéma malgré la pauvreté des moyens. Bachar Chbib avec *Evixion*, radiographie un immeuble à logements, la circulation de ses locataires, le privé et le public, leurs petits trafics dans une sorte de traité appliqué de survie urbaine.

ne. Quelque part entre le «no future» et la prise de conscience politique, les locataires ne forment pas un comité de logement, ils assassinent le propriétaire. Radical est aussi le film de Jean et Serge Gagné *La couleur encerclée* qui explore les difficiles rapports entre société et création artistique. Collages, citations, musique, images informatisées se télescopent en tous sens. Les références nombreuses à Lautréamont, Van Gogh et Artaud renforcent le discours «artiste maudit» du film, avec le côté brailard qu'avaient tous ces personnages pour leurs contemporains. Ce qu'on oublie, c'est qu'ils avaient raison de chialer. *La couleur encerclée* prend à rebrousse-poil, avec une brosse rude, un discours à la mode: «prends ta part du gâteau et tais-toi».

Dans un registre plus «soft», le film d'Arthur Lamothe *Équinoxe* est une réussite. À partir d'une matière mille fois rebattue au cinéma (un homme sort de prison et veut se venger), Lamothe éclipse la violence potentielle du sujet et donne un film zen, branché sur les éléments fondamentaux (terre, eau, feu) et une réelle connaissance de la nature. Avec un territoire aussi vaste et sauvage, il est curieux que le Qué-

Susanne
Martin

Jean-Pierre
Issenhuht

LE PETIT CODE

Code syntaxique
et orthographique



Les Éditions HRW Itée
8035, rue Jarry Est, Montréal (Québec)
H1J 1H6, tél.: (514) 351-7810

LA
GRAMMAIRE
AU
SECONDAIRE



bec ait si peu traité des éléments dans son cinéma, se bornant aux variations climatiques du gel des saisons. Avec *Équinoxe*, un vide est comblé. Mal servi par une diffusion capricieuse, *Équinoxe* est un très beau film qui mérite un meilleur sort.

L'homme renversé de Yves Dion explore un sillon ouvert par le choc féministe. Deux comédiens mâles et une femme sont conviés à une session d'improvisations sur le thème de la condition masculine. Le film montre la progression des ateliers et quelques épisodes de la vie des deux cobayes. Au tour des hommes à exprimer leur vécu. Le pari est difficile et tenu à moitié, en partie à cause du traitement choisi pour raconter cette histoire. En effet, cette fiction tente par tous les moyens de passer pour un documentaire, à la façon dont certains documentaires essaient de se donner des airs de fiction. On y sent la présence de l'équipe technique et le jeu des comédiens qui font «non préparés». Le procédé, lorsqu'il s'érige en système, agace un peu mais le film est racheté par quelques scènes fortes comme celle où le réalisateur investit le cadre, engueulant carrément ses acteurs. Cette scène en dit bien plus long sur la condition masculine que des heures de témoignages attendris.

Parmi les inclassables, mentionnons le travail de Pierre Hébert, dessinant un film d'animation en direct, accompagnant et accompagné par trois musiciens, qui improvisent eux aussi dans un exercice de haute voltige dialectique des rapports image/son.

Du documentaire

Ces territoires ambigus nous mènent tout droit au documentaire, pilier traditionnel de la cinématographie locale. Si en 1986 la fiction connaît une bonne année, le documentaire tire de la patte depuis quelque temps déjà. Crise des sujets, car le direct des *Raquetteurs* n'est plus possible à notre époque. Tout le monde a vu du direct (télévision oblige) et sait maintenant comment dire et se comporter devant une caméra. L'innocence est perdue, sauf si un facteur comme l'alcool (je pense à *la Bête lumineuse* de Perrault) vient à bout des barrières installées par les sujets filmés.

Crise du sujet qui suit la courbe de la société, où le collectif reflue vers le privé. Le documentaire se détourne-t-il des problèmes politiques et sociaux pour se tourner vers l'extérieur? Une dizaine de films traitent des Philippines, de l'Amérique centrale et latine, d'Haïti, de l'Inde, de l'Afrique. Bref, le cinéma québécois est de toutes les bonnes causes. N'avons-nous pas une complicité naturelle avec les minorités, les paumés, les colonisés et les exploités du monde entier? À l'heure où les politiciens ferment les frontières, il est bon de le rappelez.

La réponse à ces questions vient peut-être d'un personnage de *Trois journées dans l'histoire récente du Québec* de Jacques Leduc, qui avoue qu'après la désillusion péquiste, il est parti chercher ailleurs les rêves qu'il n'avait plus ici. Il y a aussi

crise de la forme documentaire en elle-même. Ces films sont souvent sympathiques et instructifs, mais ils sont dépassés par la télévision, plus souple, plus rapide à saisir l'événement géopolitique ou le bouleversement social au moment où il se produit. La télévision, étant un immense producteur de documentaires, le cinéma, s'il veut y garder sa place, doit occuper les créneaux encore inaccessibles (pour combien de temps?) aux équipes télévisuelles.

Ainsi, Bernard Gosselin pourra passer une longue période de temps et se faire des amis sur une île pour y trouver *l'Anticoste*. Ces travaux de longue haleine se font de plus en plus rares et le documentaire risque de devenir un cinéma d'archivistes, conservant des fragments de réalité pour l'information des générations futures qui pourront dire: «Here, we spoke French». Tout cela est un peu morbide, mais la perspective d'une mémoire de celluloid pour un peuple amnésique n'est pas suffisante pour relancer ce qui était la base de tout ce que nous avons fait. Michel Brault a clairement dit qu'il est loin le temps où tout ce qu'on faisait avec une caméra était nouveau.

Pour l'instant, la parole est à la fiction. Plusieurs nouveaux films attendent pour s'engouffrer dans la brèche ouverte par *le Déclin*, la bataille sera rude, les places sont rares dans la cinématographie d'une petite nation... ou devrais-je dire d'une grande famille?